

«Pianoïd», l'autoportrait robot d'Edouard Ferlet

Le pianiste sort du cadre avec un génial album crossover entre classique et pop, qui mêle au jeu de son propre instrument celui d'un piano mécanique.

Remarquable auprès des autres, à commencer par le trio du contrebassiste Jean-Philippe Viret, et remarqué dès 2011 pour son travail de ludique redécomposition de Bach intitulé *Think Bach*, Edouard Ferlet est à 50 ans un pianiste accompli, un affranchi du jazz dont il fut dès 1992 d'abord diplômé au Berklee College Of Music. Trois décennies plus tard, il convertit cette manière d'embrasser le clavier dans un nouvel album en solo qui sort bien entendu du cadre standard, pour d'autant mieux coller à l'idée de liberté et d'expériences que suggère cette musique. Chemin faisant, il se rapproche de pianistes comme Nils Frahm et Francesco Tristano qui ont opéré des crossover entre le

monde du classique et l'univers de la pop, aux limites de l'acoustique et l'électronique. Simple-ment, il le fait à sa façon, transversale pour ne pas écrire oblique. A partir d'un dispositif qui consiste à superposer via un «contrôleur Midi» les notes d'un piano mécanique (un Disklavier de Yamaha, qui depuis la fin des années 80 a suscité des recherches formelles) à celles de son piano, Edouard Ferlet donne ainsi vie à neuf compositions pour piano double, plus que simplement solo. Ecrit ainsi, l'exercice peut sembler relever du défi pyrotechnique, voire de l'expérience de laboratoire autour de la relation entre le robot et humain, loin de toutes considérations musicales. C'est tout l'in-



Edouard Ferlet est un pianiste accompli, un affranchi du jazz. GRÉGOIRE ALEXANDRE

verse qui se produit ici et à mesure que se déroule chacune de ses pièces, agrémentées en outre ici et là d'effets (phaser, réverb...) ou de drôles de touches façon piano préparé (Patafix pour bloquer des cordes,

archet entre deux cordes de piano...), émerge un univers fascinant, façonné de ritournelles qui alternent accalmies au bord de la mélancolie et emportements rythmiques vertigineux, tourneries aux confins du

minimalisme et mises en abyme mélodiques. «Avec Pianoïd, j'utilise la phrase robotique pour m'inspirer, et aller vers l'inimaginable», insiste dans le texte de présentation Edouard Ferlet. Résultat :

on ne sait ce qui tient de l'écriture, ce qui vient du clavier automate, ce qui relève de l'instant improvisé, et c'est tant mieux. C'est sans doute là, cette aussi inexplicable qu'inextricable alchimie, que ce projet dans lequel le pianiste aurait pu aisément se perdre sous le poids des notes accumulées et la virtuosité insensée s'avère réussi : dépasser le syndrome de la savante leçon de piano, préparé ou non, robotisé ou pas, pour installer des climats «cinéma» tiques», qui se jouent – au plein sens du terme – des vaines histoires stylistiques d'un autre temps (la musique contemporaine est-elle moins d'actualité que la musique actuelle? Vous avez deux heures) pour se concentrer sur l'unique enjeu qui vaille : la musique.

JACQUES DENIS

ÉDOUARD FERLET
PIANOÏD (Mélisse).
En concert le 10 février
au Café de la danse.